

Préface aux *Relevés*

« **Idiot cherche village** »
ou
« **Habile cherche demi-habile** »¹

I.

« Il faut avoir une pensée de derrière... »
PASCAL

Sexe, politique, poésie. Voilà, de manière quasi exclusive, le menu des lectures qui suivent².

1) Par une dissymétrie fondamentale – due à une discrimination sexuelle : n’entrent en ces lieux que des hommes –, le propos homosexuel l’emporte très largement sur l’hétérosexuel. L’individu hétérosexuel est en un lieu où son fantasme est absent, il est tout au rêve. L’homosexuel est dans un lieu de drague possible, il est tout à l’action. Il se présentera bien des occasions de comparaison ; on aura, en maints endroits, la confirmation de ce que le rêve n’est pas toujours plus élégant que l’action.

Cette surreprésentation de l’homosexualité donne à certains l’occasion de donner leur “avis” sur cette sexualité. Cet avis est suivi d’une réaction d’un concerné, *et cetera ad libitum*. Ici, tout débat se fait en cascade (cf. 2.).

Jadis, ce mode d’expression avait une dimension éducative. Nous nous en sommes tenus, pour ces relevés, presque exclusivement à des lieux universitaires. Mais il paraît assez évident que la pratique n’en est pas moins d’abord une pratique de prison et de caserne : « ... les majors, tout excités, abandonnaient leurs verres de whisky où les cubes de glace étaient remplacés par des dés de poker, pour saluer, droits comme des soldats de plomb ventrus, l’arrivée d’une dame traînée par un quelconque colonel subitement urbain, laissant derrière elle, perceptible au léger frémissement des galons, une trace de chuchotements de rut de caserne, qui allaient se cristalliser, sur le marbre veiné des pissotières, en schémas explicites, destinés à l’alphabétisation des deuxième classe. » (Antonio Lobo Antunes, *Le cul de Judas*) ; voir aussi « Marie des Guérites », chanson de Th. Fersen (citée en 3.). Enfin, Ernst Jünger dans *Jeux africains* (1936) : « Ich mußte zurück, weil ich die Dysenterie bekam, und habe dann Monate in den Lanzaretten und Gefängnissen verbracht. Da

¹ Cette préface aux « Relevés » a été publiée dans : *Mécanurb*, Rennes, 2008.

² Il ne manque à la liste, pour être complète, que le cannabis et la scatologie.

habe ich den Cafard und die Langweile kennen gelernt. Ich wußte damals noch nicht, daß man die Mauern mit Gedanken tapezieren kann. Für mich gibt es keine Gefängnisse mehr. »

2) La politique est l'obsession seconde, sinon première (nous nous sommes refusés à toute statistique), des visiteurs. La pensée politique du lieu se laissera au mieux approcher comme suit – la notion de “commentaire” nous paraissant la plus efficace : une pensée reste en effet rarement sans réponse ; ce qui vaut pour les réponses elles-mêmes, étant des pensées. Ainsi, les commentaires s'enchaînent, se superposent, font couche. Le miracle du lieu veut que se reconstitue ainsi, sous nos yeux, en accéléré, l'histoire de la pensée. Le mur appelle une lecture archéologique, voire – si l'on parle de couches – géologiques. Il s'agit de faire la genèse de la pensée humaine. Par exemple : à une déclaration raciste primaire répond un anti-racisme naïf, à son tour mis en question par une formule qui appellera un anti-racisme de second niveau, etc. C'est l'occasion, sur bien des sujets, de s'apercevoir que chacun est susceptible de devenir le demi-habile d'un autre, après s'être cru l'habile du précédent. Ainsi se grave sur ces murs la loi impitoyable de la pensée : la dialectique. Aucune pensée n'est à l'abri d'une attaque, aucune inscription n'est à l'abri d'un commentaire qui la tue, aucun apophtegme d'un second apophtegme qui réduit le premier en cendres. Où l'on voit que la pensée ne peut être *arrêtée*. Si les commentaires s'arrêtent cependant, de fait, après trois ou quatre couches, ce n'est qu'arrêt provisoire. Chaque pensée, sur la couche supérieure, est en attente de sa condamnation. Chaque pensée qui règne encore sur ces murs attend le visiteur qui la condamnera. Citons par exemple une configuration simple, en trois temps :

Attention Paris IV dirigé par les extrêmes-droite et les juifs

** signé un débile raciste, gauchiste et islamiste*

*** ajout d'un censeur du bien pensant*

« Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre selon qu'on a de lumière » (Pascal, *Pensées*, éd. Lafuma, 90). C'est à la pensée 91 que Pascal ajoute aussitôt : « Il faut avoir une pensée de derrière et juger de tout par là. » Cette notion de commentaires enchaînés et infinis – une comparaison avec la kabbale mènerait loin – nous paraît décisive : elle permet de relire – en condensé – en précipité –, la dialectique de la pensée humaine : non plus comme elle s'est développée, longtemps, au travers des siècles, mais figée (*erstarrt*). Comme une nature morte. D'où ce sentiment que ces lieux sont les lieux de « l'histoire naturelle » de la pensée humaine, dans le sens si curieux que Walter Benjamin donne à ce terme, ses *Naturalienkabinette* ; cabinets de curiosité, dit-on en français. « Ein Naturalienkabinett kann uns vorkommen wie eine ägyptische Grabstätte, wo die verschiedenen Tier- und Pflanzengötzen balsamiert umherstehen. »³

Enfin, nous nous permettons de suggérer au lecteur le dispositif expérimental suivant : placer un texte, bien choisi, en différents lieux... et attendre les commentaires se déposer en couches. Partir au plus bas, par exemple de : « Bush sale con », « Sarko facho », « UNEF : traîtres par métier ». Il ne s'agit que d'y effectuer un dépôt, après quoi l'on viendra faire les prélèvements nécessaires. Comment les différents murs (dans un lycée de banlieue, dans un lycée de centre-ville, au centre Panthéon, près de l'UFR de philosophie de Paris VIII, etc.) auront réagi à l'intrus.

³ Goethe, *Die Wahlverwandschaften*. « Un cabinet d'histoire naturelle peut nous donner l'impression d'un tombeau égyptien, où les diverses idoles, animaux ou plantes, se dressent, embaumés. »

Traiter la pensée humaine comme un champignon ; et s'en faire le naturaliste.

3) D'autres enfin (mais ce sont peut-être les mêmes) ont en ce lieu, on le lira, l'âme qui verse dans la poésie. « Et dans ce repli du monde / Ma pensée vagabonde. » (Th. Fersen). Ce que Molière n'avait pas précisément en tête quand il fit dire à Alceste, en réponse à Oronte demandant ce que valait son sonnet :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

II.

*Non pas la paix, mais un court repos,
une halte dans les ténèbres.*

Dans le confessionnal, à Lumbres : « Aujourd'hui comme hier, comme au premier jour de sa vie sacerdotale, les mêmes... Il est au terme de son effort, et l'obstacle manque tout à coup. Ceux qu'il a voulu délivrer, c'étaient ceux-là mêmes qui refusent la liberté comme un fardeau, et l'ennemi qu'il a poursuivi jusqu'au ciel rit au-dessous, insaisissable, invulnérable. Tous l'ont berné. "Nous cherchons la paix", disaient-ils. Non pas la paix, mais un court repos, une halte dans les ténèbres. Aux pieds du solitaire, ils venaient jeter leur écume ; et puis ils retournaient à leurs tristes plaisirs, à leur vie sans joie. (Et il se comparait aussi à ces vieilles murailles insultées, où le passant grave une ligne obscène, et qui se détruisent lentement, pleines de secrets dérisoires.) »⁴

III.

Habile cherche demi-habile

Au premier abord on pourrait croire en ces lieux à la constitution libre (car anonyme) d'une communauté – chacun a la parole, même l'idiot. Surtout l'idiot. Voilà une vraie communauté – où la parole paraît à égalité. C'est un lieu magique où le timide parle. Mais en creusant on s'apercevra qu'en grand nombre ces pensées ne sont que sanctions de pensées d'autrui : des condamnations. Et que cette belle communauté d'esprit n'est qu'un exutoire aux volontés de puissance. Ce qui ne manquera pas d'étonner (d'effrayer ?) à la lecture de ces pages, c'est le ton de suffisance de la plupart des visiteurs ; cette (bonne) foi qui habite chaque auteur au moment d'écrire est aussi la certitude heureuse qu'il a raison, contre la terre entière.

⁴ G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*

Une belle et saine volonté de puissance, ordinairement rabrouée vers l'intérieur par les codes de la morale, et qui peut ici se donner libre cours, gicle au mur.

Ce ton de suffisance, affiché ici exceptionnellement, il faut bien qu'il ait à voir avec le ton que prend habituellement le même homme quand il est seul avec lui-même et commente intérieurement ses pensées. Le commentaire de la pensée d'autrui est une activité sous-jacente et permanente de notre vie intentionnelle ; *peut-être ne pense-t-on jamais qu'en commentant*. Cette activité trouve sur les murs de ces lieux une expression quasi immédiate ; presque intérieure encore ; l'autre n'a pas paru ; je puis traiter sa pensée, déposée là, morte, *erstarrrt*, comme dans la solitude – soumis ni à son regard, ni à son visage. Luxe qu'un dialogue de vive voix, ou en correspondance, proscrit. Ici je parle et ne signe pas. Je peux enfin dire, penser, ce que je pense ; comme dans la solitude du dialogue avec moi-même. Avec la même impérieuse franchise ; avec le même irrépressible désir de domination. *Peut-être ne pense-t-on jamais qu'en condamnant*. (Urteil, dont Kafka fit un titre.)

D'où, pour le visiteur de ces lieux, pour le lecteur attentif, le sentiment trouble du dévoilement d'un fonds essentiel : en ces murs, un peu de l'intérieur des pensées a paru. Ces voix commentantes, ces vies intentionnelles qui ronronnent de critiques, de moqueries et de (rares) enthousiasmes pour les pensées d'autrui, ces voix intérieures et humaines ont paru sur les murs. Eh bien, qu'y lit-on ? Que constate-t-on ? Que, de manière presque exclusive, la pensée est dégoût de la pensée d'autrui. Dégoût ou commentaire, même chose ; distinction.

Les relations entre locuteurs se limitent à une gamme réduite : connivence (“là, bravo !”, “bien dit !”, “bien envoyé !”) ou mépris simple (“t'as trouvé ça tout seul ?”) ; et cette indignation, toujours gauche elle-même, qui saisit un homme en face de la bêtise : on se jette sur un stylo faire la leçon à un autre ; le ton péremptoire est le plus usité, on ne prend pas de gants pour parler à plus bête que soit – on existe ! – on ne se sent plus. La bêtise déstabilise – elle renverse les valeurs. S'en prendre à la bêtise est un acte dont on devrait peser mieux le danger. Reprendre un idiot ne rend pas intelligent ; ce qui va être illustré maintes fois toute à l'heure.

Ces lieux ronronnent des pensées intérieures des hommes. La pensée est un processus bien organique. Dans ce qui suit, nous n'avons pas recherché les perles rares. Nous avons retranscrit *tout* – de façon systématique ; seul moyen, à notre avis, de rendre enfin perceptible ce ronronnement intérieur de la pensée humaine, et tout le mal qu'elle se donne, et tout la souffrance qu'elle charrie.